

À propos d'un nouveau livre sur le maréchal Foch

Autor(en): **Fonjallaz, Arthur**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **66 (1921)**

Heft 2

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-340424>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A propos d'un nouveau livre sur le maréchal Foch.

Notre correspondant de France, auteur des chroniques françaises si appréciées de nos lecteurs, vient de publier un essai de psychologie militaire sur le maréchal Foch¹.

L'ouvrage mérite qu'on s'y arrête, tant en raison de la personnalité qui en fait l'objet que de l'intérêt que nous avons à lire l'étude d'un officier aux vues claires et au jugement élevé.

Jamais, à notre avis, on ne pourra assez analyser les causes et les raisons de la victoire. Les uns — et nous avouons humblement en avoir fait partie — ont cherché dans les livres de Foch le secret des opérations et y ont trouvé, presque à chaque page, une confirmation de leurs idées ; d'autres se sont limités à la documentation historique des faits ; d'autres enfin ont étudié l'homme lui-même. C'est dans ce dernier domaine que l'esprit de notre camarade s'est donné libre champ et qu'il a voulu démontrer de quelle façon Foch avait mis ses aptitudes au service des armées alliées. Cette méthode est excellente ; je dirai même, au risque d'offusquer la modestie de notre collaborateur, qu'elle constitue la meilleure de toutes les méthodes. La psychologie n'a-t-elle pas été le puissant ressort des généraux français, depuis le moment où ils découvraient l'âme de leurs adversaires et mettaient à nu l'orgueil germanique ? Car si les chars d'assaut en 1918 ont accru l'effet de la surprise, comme le dit Ludendorff dans ses *Souvenirs*, il n'en est pas moins vrai que les moyens matériels n'auraient pas agi avec la même puissance si les Allemands n'avaient pas manqué précisément de cette psychologie si utile aux chefs dans les moments décisifs. Ils ne virent pas ou ne comprirent pas l'état d'âme de leurs hommes chez qui régnait une certaine « lassi-

¹ *Foch*. Essai de psychologie militaire, par J. R., ancien élève de l'École supérieure de guerre. — Payot, Paris 1921, un volume, 6 fr.

tude provoquée par les combats antérieurs ». Ou bien encore, et tout simplement, ne veulent-ils pas avouer qu'ils se sont trompés, ce qui paraît fort vraisemblable. Il est même singulier de constater que Ludendorff écrit encore : « Une fois la surprise dominée, le 19, la troupe se remit. »¹ N'avons-nous pas là un manque complet de cette connaissance de l'état d'esprit des troupes tel qu'il devrait être et tel qu'un chef aurait dû le reconnaître ?

Quand on compare les méthodes de commandement dans les dernières périodes de la guerre, on est frappé de n'en trouver en somme, que deux : celle de Napoléon et celle de Moltke ; d'une part, l'improvisation de génie, d'autre part, la doctrine d'école solidement établie.

Foch avait merveilleusement analysé les deux écoles. Il montrait Moltke poursuivant méthodiquement l'entraînement intellectuel des officiers, avec le concours de l'histoire. Il relevait aussi le défaut de la méthode française, et ce n'est pas un de ses moindres mérites d'avoir montré où un état-major pouvait puiser sa force et constituer ses réserves intellectuelles.

La clarté des ouvrages de Foch avait retenu l'attention de tous leurs lecteurs. Je n'en veux pas à l'officier qui me fit remarquer, il y a une dizaine d'années, dans une de nos écoles centrales, qu'il ne fallait pas perdre de vue les ouvrages allemands et que j'avais tort de m'appuyer sur la *théorie* de Foch, alors que la *pratique* des généraux d'outre Rhin était de beaucoup la meilleure. Je me suis contenté, à l'époque, de répondre que les temps avaient changé depuis 1870 et que les Français me paraissaient avoir appris quelque chose, preuve en était l'orientation toute nouvelle qu'ils donnaient à leur tactique et à la préparation de la guerre.....

Foch a compris de quelle façon il convenait de grouper les contingents alliés ; en cela encore, il fût profond observateur et connaisseur de l'âme humaine. Il a vu clair quand il a posé le principe que l'E. M. ne devait pas se substituer au commandement. Il a su choisir ses collaborateurs, qu'un

¹ Voir *Souvenirs de guerre* de E. Ludendorff, traduction française, vol. II, pages 291 et 292.

Weygand, par exemple, personnifie, à côté d'un petit nombre d'officiers. « Mais la pensée dirigeante, comme l'écrit notre auteur, les hautes spéculations de l'esprit, la conception des opérations, le concours énergique dans leur exécution, voilà qui demeure l'apanage exclusif et personnel de Foch. » Car Foch est très personnel. Tandis que la méthode de commandement, dans les deux camps, est presque identique, on remarque celle de Foch, dès août 1914, qui est spéciale. C'est Foch qui commande. Il a la volonté et il ne voit dans les fautes commises qu'une nouvelle source d'enseignements dont il *faut* tirer parti. C'est un croyant et « il veut ce qu'il croit. » Cet état d'âme lui permettra d'avoir un ascendant formidable et personne ne pensera à se soustraire aux obligations souvent très dures qu'il imposera.

Notre collaborateur définit adroitement l'art de Foch, cet art qui « a trait à la *bataille* et dans celle-ci, à la bataille improvisée, déjà en cours ; mieux encore, à la bataille déjà compromise. » Là, tout le cerveau du généralissime est admirablement équilibré. Ce sont huit mois de lutte en 1918 qu'il dirige. Il résistera partout et il se battra n'importe où, mais il usera son adversaire en ménageant ses propres ressources. La capitulation allemande arrêtera l'élan, elle n'enlèvera rien de la place prise par Foch dans l'Histoire, à côté d'un Pétain, organisateur incomparable, et d'un Joffre résolu.

Qui entend comparer, par exemple, Foch avec Moltke, doit se souvenir qu'à ce dernier le temps donna tous les avantages en lui permettant de perfectionner l'outil dans plusieurs campagnes successives. Lorsque la guerre éclata, Foch n'avait pas eu, hors le prestige de son enseignement, cette emprise sur l'armée française. Bien plus, c'est en période malheureuse qu'il est appelé à commander et à faire valoir ses qualités. Cette constatation est bien celle qui éclaire le mieux l'œuvre accomplie, et qui fait comprendre pourquoi on étudiera longtemps encore le chef resté modeste dans le « grand art de *commander aux hommes* ».

Fz.

